

Marcel Chalaye : face à la cécité, l'espérance

À 69 ans, Marcel Chalaye revient sur ses vingt-six années de ministère diaconal dans le diocèse de Grenoble et Vienne où il demeure. Marié, deux fois père et cinq fois grand-père, il a commencé à perdre la vue à l'âge de 31 ans avant d'être « complètement dans le noir » depuis huit ans. Ce qui ne l'empêche pas de mettre sa foi et son enthousiasme au service de l'Église.

Quelles sont vos principales missions en tant que diacre ?

Étant aveugle, j'ai été ordonné diacre en 1985 pour le service des aveugles et des mal-voyants au sein de la pastorale de la santé du diocèse de Grenoble. J'anime notamment un groupe nommé Avec – Accueillir, voir, écouter, communiquer. Il vise à aider ces personnes à mieux s'insérer dans l'Église et à leur faire connaître les moyens techniques et les associations leur permettant de surmonter leur handicap.

Un an avant mon ordination, nous avons réuni des aveugles catholiques et nous leur avons demandé ce qu'ils attendaient de l'Église et ce qu'ils pouvaient apporter, compte tenu de leurs compétences. Un des principaux désirs de ces personnes était de mieux connaître la Bible.

Par ailleurs, au sein du Groupement des intellectuels aveugles et amblyopes (GIAA)¹, depuis 1986, avec le groupe des Amitiés Pouget, section thématique dont je suis le président depuis une dizaine d'années, avec les membres du bureau, nous venons en aide, à des prêtres, diacres, religieuses et religieux concernés par ce handicap.

Cette section de l'association s'appelle Les Amitiés Guillaume Pouget, du nom de ce père lazariste aveugle qui fut le conseiller spirituel d'une grande partie des intellectuels de son temps, au début du xxe siècle, jusqu'à sa mort en 1933.

Comment la société accueille-t-elle les aveugles et les mal-voyants ?

Tout dépend des personnes. Quand vous portez un handicap, plusieurs chemins sont possibles : la personne peut se révolter, en parler à tout le monde sur le ton de l'amertume, et regretter le passé ; il se peut également que la personne parvienne à composer avec ce qui lui arrive, et mette tout en œuvre pour être assez autonome ; enfin, il est aussi possible de trouver un sens spirituel à cette expérience. Malgré tout, je constate que le handicap isole le plus souvent la personne car il fait peur. Certains ne peuvent pas supporter la vue d'une personne handicapée. Parfois, nous pouvons discuter avec quelqu'un dans un groupe et tout à coup, la personne voyante s'en va, sans prévenir, alors que nous continuons à parler. C'est très déstabilisant. Personnellement, j'ai commencé à perdre la vue alors que j'étais cadre dans l'industrie du tissage de rubans élastiques à Saint-Étienne. J'ai rapidement été placé en invalidité. Mon épouse et moi sommes venus vivre dans la maison natale de ma mère, dans le massif de Belledonne. Je n'ai jamais retrouvé de travail. Quand j'ai été ordonné, j'ai donc pu me consacrer entièrement à mes missions diaconales.

Précisément, quel chemin vous a mené au diaconat ?

C'est en témoignant auprès des personnes aveugles et mal voyantes, en comprenant qu'il était possible de vivre sans voir, que j'ai été conduit vers ce ministère. Je me suis dit que moi aussi je pouvais aider les autres, comme on m'avait aidé. En 1979, un prêtre m'a parlé pour la première fois du diaconat. Je suis entré dans un groupe de recherche sans trop savoir de quoi il s'agissait. Je me suis longuement interrogé car je ne souhaitais pas être ordonné pour, d'une certaine façon, prendre une revanche sur le sort. Dans ce groupe de préparation, je ne me sentais pas vraiment appelé par le Seigneur. En 1984, je me suis rendu en pèlerinage à Lourdes et un prêtre, au cours d'une messe, m'a demandé de donner la communion. Au moment de me rapprocher des fidèles, j'ai ressenti une joie immense. Tout s'est débloqué d'un coup ! Je me suis dit : « Je ne sais pas si je deviendrai diacre

mais en tout cas, si cela ne se fait pas, ce ne sera pas en raison d'un refus de ma part. » Et un an plus tard, j'étais ordonné ! Quelque temps après, mes parents m'ont avoué la raison pour laquelle ils m'avaient retiré de l'établissement tenu par les frères maristes à Saint-Étienne quand j'étais collégien : ils craignaient que je devienne prêtre...

Avez-vous connu un sentiment de révolte envers Dieu en raison de votre handicap ?

La révolte que j'ai éprouvée est venue avant ma cécité, à l'âge de 16 ans. Une amie d'enfance avait été écrasée par un trolley bus alors qu'elle se rendait à la messe un dimanche matin. Au cours d'une messe souvenir, le prêtre a affirmé qu'elle était désormais heureuse, auprès de Dieu. Moi, je me suis dit : « Si elle était restée dans son lit au lieu d'aller à la messe, elle serait toujours en vie ! » J'en ai terriblement voulu à Dieu et je n'ai plus remis les pieds dans une église jusqu'à mon mariage, vingt ans plus tard. Cependant, je ressentais un vif besoin de spiritualité et je suis devenu bouddhiste. J'ai notamment été très marqué par un livre sur Bouddha écrit par André Migot, médecin, voyageur devenu hindou. J'étais attiré par cette voie qui nous invite à bien vivre pour bien mourir, à surmonter la douleur par des exercices spirituels, à transcender le mal. Je suis revenu au christianisme plus tard, grâce à mon épouse, une Bretonne dont la foi est solide comme un granit. Nous nous sommes donc mariés à l'église, puis quand nous avons eu nos deux filles, j'ai tenu à ce qu'elles soient baptisées.

Est-ce que votre cécité a fait évoluer votre relation à Dieu ?

Aujourd'hui – et je le dis de façon personnelle, en sachant que cela ne sera probablement pas partagé par beaucoup de personnes touchées par ce handicap – je sais que le fait d'être devenu aveugle est une grâce. Auparavant, je vivais pour mon travail afin de nourrir et d'élever ma famille. Dieu n'était pas au premier plan de ma vie. Certains autour de moi estiment que je me suis tourné vers la religion pour y trouver un réconfort. Je leur réponds que je me suis d'abord tourné vers les autres et c'est uniquement ainsi que Dieu a pu prendre la toute première place qu'il tient aujourd'hui.

Quelles sont vos plus grandes joies ?

D'abord, celle d'être accompagné au quotidien par mon épouse qui m'épaule et me soutient dans tout ce que j'entreprends. Elle n'empiète pas sur mon ministère, elle occupe sa juste place. Elle gère les tâches administratives, prend des notes, conduit... Si demain elle décide d'arrêter, je demanderai à mon évêque de me mettre à la retraite. Et puis, il y a la joie de baptiser un enfant. Quelle récompense ! Dieu et l'Église manifestent leur confiance et leur ouverture au chrétien handicapé que je suis pour administrer un tel sacrement. L'entrée dans la foi et dans l'Église d'un tout-petit, ce n'est pas rien !

Propos recueillis par Romain Mazonod (DA 151 06 2011)